L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT ET DE LA TROISIEME MUNICIPALITE.—NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 3 SEPTEMBRE 1845.

PUBLIÉ PAR MAGNE & WEISSE.

CONDITIONS DE L'ABEILLE:

ABONNEMENT.

Journal quotidien, une année d'avance $12

Journal de la campagne, deux fois par semaine, une année d'avance, 5

Le terme de l'abonnement est pour une année. Aucune souscription, soit au journal quotidien, soit aux annonces, ne sera considérée comme discontinuée de la part de l'abonné, à moins qu'il n'en ait donné avis par écrit, une semaine avant l'expiration de l'année.

ANNONCES.—Une piastre par carré de chaque langue, pour la première insertion, et cinquante cents pour chaque insertion subséquente. Tout changement considérable dans l'annonce originale, devra être payé comme une nouvelle annonce. Le carré est de DIX lignes ou moins.

ABONNEMENS pour l'année aux annonces.—Les articles … ; les Banques, Compagnies d'Assurances et autres institutions publiques, $80; les agents pour navires, bateaux à vapeur, ou les maisons de commerce faisant la commission, $80. Ces abonnements se paient à l'avance.

Le privilège des souscripteurs aux avis est limité à un carré chaque fois, et trois fois par semaine.

LES ANNONCES qui sortiront de la ligne ordinaire des affaires d'un abonné à l'année, telles que ventes à l'encan par autorité de justice, ventes de plantations et habitations, maisons … à vendre, à louer ou à affermer, esclaves marrons, animaux épaves ou égarés, etc., seront payées séparément et aux prix ci-dessus énoncés.

LES ANNONCES qui ne doivent paraître que par intervalles paieront $1 par carré pour chaque insertion.

LES ANNONCES qui ne porteront pas la durée de leur insertion seront publiées pendant un mois, et devront être payées en conséquence de cette disposition.

LES ANNONCES de candidature à des emplois publics et toutes annonces d'une nature politique; les annonces ou articles d'une nature personnelle (lorsqu'ils pourront être admis), paieront le double du prix ordinaire et d'avance.

Leonard Sturtevant & Co.
MARCHANDS-COMMISSIONNAIRES ET EXPEDITEURS,
VENDENT EN GROS
DE L'HUILE DE BALEINE, DE SPERME ET DE LIN
Savon, Chandelles, Thés, Blanc de Plomb, Peinture noire &c. &c.
No. 12, rue de la Vieille Levée,
9 juin—1an Nouvelle-Orléans

WILLIAM DAVIDSON & CO.
AGENS EN COTON,
ET NEGOCIANTS-COMMISSIONNAIRES
Rue du Canal, No. 81. N. Orléans.
2 nov.

P. CUSACHS, Pharmacien.
Magasin en gros de Drogues, de Peintures d'Huiles, de Médicaments spéciaux, d'articles pour les confiseurs, pour les distillateurs, pour les teinturiers, &c.
Encoignure Condé et St. Philippe. Nlle. Orléans.
30 juillet

MORTON & Co.
MARCHANDISES SECHES,
No. 25, rue des Magasins.
Les ordres de la campagne seront fidèlement exécutés. 9 nov—1an

George Buchanan, Andrew Buchanan, Robert Buchanan, John O. Agnew.
GEO. & ROBT. BUCHANAN & Co.
Marchands Commissionnaires,
Rue Tchoupitoulas, No. 82, Nouvelle-Orléans
16 nov

NORTH & BROTHERS,
MARCHANDS DE MARCHANDISES SECHES,
Rue des Magasins,
Encoignure de celle de la Commune,
NOUVELLE-ORLEANS.

JOS. HARROD, FRANCIS D. DARLING, G. FOSTER
HARROD, DARLING & Co.
Marchands-Commissionnaires et Expéditeurs,
ET
Agents de la Ligne de Boston et de la Nlle. Orléans,
No. 47, rue de la Commune,
17 juin Nouvelle-Orléans

DAVID & CHAPUS,
IMPORTATEURS DE MARCHANDISES FRANÇAISES, ANGLAISES, ALLEMANDES ET DU PAYS
Vendent en gros et demi-gros,
No. 93, rue de Chartres, près celle Conti.
4 juin

J. F. BERCIER. FRANCISCO TIO.
J. F. BERCIER & Co.
Grocers et marchands en général, No. 45 Vieille Levée
Ont constamment un assortiment de groceries fraîches, vins, liqueurs, etc., à des prix libéraux. 20 oct

Nouvelle-Orléans.
F. LAMPRE,
IMPORTEUR ET NEGOCIANT EN GROS,
En Produits de la Havane.
SUCRE, CAFÉ, TABAC, CONFITURE.

EMILE JOHNS,
MARCHAND COMMISSIONNAIRE
ET IMPORTEUR DE PRODUITS DES ANTILLES.
Café, Sucre, Tabac, Cigares.

DES avances libérales seront faites sur consignations et produits à leurs amis de New York, Boston, Philadelphie, Baltimore, Charleston, Savannah, Liverpool, Havre, Kingston et Jamaïque. WOOD & SIMMONS.
14 ja 80 Magasins.

CHANGEMENT DE DOMICILE.
MR. TRON, prévient le public qu'il a transporté son bureau de prêts sur dépôt et d'achat d'or et d'argent de la rue St. Louis, No 77, où il est présentement, rue Bourbon, entre St. Louis et Conti, No. 183, il continue, comme par le passé, à faire des prêts sur toutes sortes de marchandises et de consignations, et principalement les achats d'or et d'argent, dont il paie la véritable valeur de ces matières. Les personnes sont priées de ne pas envoyer des enfants ni des esclaves. 7 juin—1an

Bureau de la Compagnie d'Assurances de l'Ouest et contre le feu.
Nouvelle-Orléans, 4 août 1845
A UNE assemblée du Bureau des Directeurs, tenue ce jour, E. Mathews Esq. ayant donné sa démission, F. N. Wood Esq. a été unanimement élu président.
GEO. C. LAWRASON
6 août Secrétaire

ASSURANCE CONTRE L'INCENDIE.
COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE DE L'OCEAN.—Bureau rue du Camp, No. 45.
Directeurs:
W. A. Gasquet, Président.
Wm. W. Montgomery, J. B. Lebeau,
F. P. Ducongé, Edw. Shiff,
A. Gordon, R. W. Montgomery,
J. C. Harrison, W. C. Bogart.
CHS. BRIGGS, Secrétaire.
On assure toute espèce de propriétés contre les risques du feu, au taux le plus raisonnable; en cas de pertes, les règlements sont faits avec promptitude et libéralité.
17 mars

Bureau de la Compagnie d'Assurances de l'Ouest et contre l'incendie.
Nouvelle-Orléans, 1er juillet 1845.
CETTE Compagnie dans le cours de clore ses affaires, a réassuré ses risques au jour d'hui dans la compagnie de New York, dite "Sun Mutual Insurance Company," sous l'agence de E. Matthews. Toutes les personnes dont les polices sur la marine ou les rivières sont ouvertes, sont priées de les présenter pour être transférées aussitôt que possible. GEORGE C. LAWRASON.
1 juil Secrétaire

OFFICIEL.
DEPARTEMENT DU TRESOR.
Nlle. Orléans, 10 juillet 1845.
LES porteurs des coupons d'intérêt des Bons de l'Etat de la Louisiane (excepté les Bons émis en faveur des Banques hypothécaires et des Municipalités Nos. 1 et 3, de la Nouvelle-Orléans) sont priés de les présenter pour en recevoir le paiement au Bureau du soussigné, rue du Canal. Wm. DE BUYS, Trésorier de l'Etat.
14 juil 14, 17, 25, 30, août 1er, 14, 25, sept 3, 10

Académie de Danse
PAR J. DEVOTI.
LEÇONS DE POLKA.
UNE classe a lieu à sa résidence rue ROYALE, No. 152, tous les lundis, mercredis et vendredis, à sept heures du soir, pour l'enseignement de la danse et de la valse. Les leçons de Polka auront lieu les mêmes soirs, à huit heures.
La classe de l'Armory du Bataillon Washington, pour les demoiselles et jeunes garçons a lieu le mardi, à quatre heures et demie, et le samedi à une heure P. M.
Les élèves de cette classe paieront $6 par mois.
Toutes les danses de caractère sont payables à part.
M. D. donnera aussi des leçons particulières à domicile.
Il enseigne la danse dans les institutions suivantes:
Mme. Granet, rue Bourbon, No. 20.
Mlles. Allison, encoignure Carondelet et St Joseph.
Mme. Baqué, do Royale et Toulouse.
Mme. Zoller rue du Camp, No. 247.
Au No. 193, rue Julie.
Au Lycée d'Orléans, rue de l'Esplanade.
A l'Institution Louisianaise 71, rue des Remparts.
A l'Académie Jefferson, passage de la Bourse.

MOUSSELINE CLAIRE A BAS PRIX.
LE soussigné vient d'acheter à l'encan, 4,000 yardes de mousseline claire, de divers figures, propres aux habillemens de dames, à savoir:
3000 yardes de Balzorines, couleur forte, d'une yarde de large qu'il vendra à 15 cents la yarde.
1000 yardes jaconats de 20 à 25 cents.
1000 yardes do superfine, de 25 à 30 cents.
Tous ces articles sont offerts à moitié prix de ce qu'a coûté l'importation, et méritent d'attirer l'attention des dames.
Aussi:—A bas prix—De la toile aux prix de $6 50 à 8 50 la pièce; diaprés, toile à draps &c. pour clore le stock de la saison actuelle. G. M. SIMPSON,
1 août Encoignure Douane et Chartres

LIQUEURS.—Le soussigné offre à vendre les liqueurs américaines ci-après désignées:
30 barils brandy du Nord, 20 do genièvre
30 barils excellente eau de vie de pêche, de Baltimore,
30 barils vieux whiskey Monongahela, de 8 ans,
30 demi barils idem, de 8 ans,
35 barils vieux whiskey de Bourbon, 26 do de do Belgie. SMITH BRYAN,
4 août 90 Douane

Grates à bon marché.
LES soussignés préviennent leurs amis ainsi que le public qu'ils viennent de recevoir de New York cinq cents grates assortis, surpassant en beauté et en fini tout ce qu'il y a de mieux en ville. Ces grates ont été faits expressément pour eux par les meilleurs ouvriers du Nord. Ils en ont dans tous les prix, depuis $4 50 jusqu'à $60.
AUSSI—Un grand assortiment de poêles de toutes les qualités.
Ils se chargent de poser des grates et des poêles à des prix très modérés. S. MASFEREAU & Co,
27 août—2m rue Condé, No 22

Aux Habitans Sucriers.
LES soussignés préviennent les habitans sucriers qu'ils ont inventé un genre de lampe à esprit de gaz, pour sucreries, avec un second tube pour éclairer à tout … Ces lampes qui ont deux becs et qui ont été faites expressément pour l'usage de l'esprit de gaz, n'ont besoin d'aucun soin et ne consomment que dix cents d'esprit par 14 heures.
Ils ont en magasin toute espèce de lampes à huile, … pour sucreries, … pour équipages, esprit de gaz à 65 cents le gallon en prenant par baril. Le tout de première qualité et à vendre à des prix modérés. S. MASFEREAU & Co.,
27 août—2m rue Condé, No 22.

Aux Marchands de la Campagne.
LES soussignés préviennent les marchands de la campagne qu'ils ont réduit les prix de la ferblanterie qu'ils manufacturent, et qu'ils viennent de recevoir du Nord un grand assortiment de ferblanterie … dont les prix ont été réduits.
Ils ont constamment en magasin toute espèce de … [illegible]
AUSSI—Un beau choix de lampes à gaz et à huile, et du gaz à raison de 65 cents le gallon, en prenant par baril.
S. MASFEREAU & Co, rue Condé, No. 22.
Où toute espèce d'ordres seront remplis avec promptitude. 27 août—2m

SUCRE de Boston—100 colis raffiné en pains, en morceaux et en poudre, à vendre par NORCROSS & FORDICK, 66 Gravier
BLANC de Baleine—1600 caisses de Boston, à vendre par NORCROSS & FORDICK, 66 Gravier
CIGARES—… milliers … à vendre par NORCROSS & FORDICK, 66 Gravier
THÉ—… caisses par balles de 84 livres, Impérial, … et Souchong, à vendre par NORCROSS & FORDICK, 66 Gravier

Nouvelle-Orléans:
MERCREDI MATIN, 3 SEPTEMBRE 1845.

CANDIDATS WHIGS:
POUR GOUVERNEUR,
WILLIAM DEBUYS.
POUR LIEUTENANT GOUVERNEUR,
EDWARD SPARROW.

Quelques journaux qui se prétendent, on ne sait trop sur quelle autorité, au courant des intentions de l'Exécutif, affirment que, dans le cas où le Mexique déclarerait la guerre aux Etats-Unis, le Président est décidé à faire bonne justice des corsaires étrangers, c'est-à-dire à traiter comme pirates, lorsqu'ils seraient pris, tous les individus non Mexicains qui, pourvus de lettres de marque du gouvernement du Mexique, se permettraient d'attaquer les bâtimens de commerce des Etats-Unis.

Il est assurément tout naturel de désirer la suppression des corsaires; on diminuerait ainsi considérablement les horreurs et surtout les pertes de la guerre maritime; on couperait aussi du même coup l'une des racines de la piraterie; car, après la paix, plus d'un corsaire se laisse entraîner au courant de l'habitude et se transforme tout naturellement en pirate.

Dans l'hypothèse d'une guerre avec le Mexique, cette suppression serait particulièrement désirable; les déprédations des corsaires nous feront certainement plus de mal que les hostilités ouvertes des armées mexicaines. Mais le plan qu'on prête à M. Polk est-il praticable? Serait-il efficace? Aurait-il de bons résultats?

Il veut, dit-on, nous débarrasser de tous les corsaires étrangers; mais comment les distinguera-t-on parmi ceux que l'on saisira? Qui se chargera de dire si tel corsaire est Mexicain et tel autre non-Mexicain? A quelle marque essentielle les reconnaîtra-t-on? Est-ce au langage? Mais quelle différence existe-t-il entre le langage des Mexicains et celui des différens peuples de souche espagnole ou qui ont été jadis soumis à la domination de Sa Majesté Très-Catholique? Quelle est la Cour qui se chargera de décider si le corsaire qu'on amène devant elle, est né à la Havane ou à la Vera-Cruz? Rien de plus simple que de s'y tromper. Et si l'on tient compte de la déclaration du prisonnier, croit-on que le plus honnête des corsaires hésite entre la hart et un faux serment? Ce serait d'une candeur par trop superlative!

Après tout, que gagnera-t-on à prendre ainsi les corsaires étrangers? On provoquera tout simplement des représailles, qui seront comme toutes les représailles, c'est-à-dire plus horribles que les actes qui les ont provoquées. A bord de nos vaisseaux se trouvent un certain nombre d'étrangers; quel sera leur sort? Quand un bâtiment américain sera pris, ne pourra-t-on point aussi prétendre que le capitaine et ses hommes ne sont point Américains, attendu qu'ils ne prononcent point d'une manière conforme aux règles de N. Webster? On comprend quel d'embarras et d'erreurs. On aurait beau de part et d'autre réunir les plus savans *linguistes* pour en composer les cours martiales et les tribunaux de prise, qu'on n'en sortirait pas.

Eh! mais, réflexion faite, ce serait un excellent moyen de propager la connaissance des langues: stimulés par la perspective de la corde, tous les corsaires voudraient s'initier de la façon la plus intime à l'accent et aux finesses du dialecte de leur pavillon. Ce nouveau moyen d'encourager l'instruction ne manquerait pas de puissance, non plus que d'originalité.

Le *Courrier* d'hier dit qu'il avait commis une erreur la veille en annonçant que M. Monasterio était le seul membre de l'ancien cabinet qui n'eût pas donné sa démission.

MEXIQUE.

Une maison de commerce a bien voulu nous donner communication d'un numéro du *Diario del Gobierno* du 11. Ce numéro contient la nouvelle de l'élection du général HERRERA, comme président de la république.

"L'assemblée départementale de Durango, dit le "*Diario*, a donné son vote au président par intérim "D. José Joaquin Herrera, ce qui complète le nombre "de treize, majorité absolue exigée par les bases organiques. Le Président par intérim est donc élu à la "première magistrature de la République, et il devra "prêter serment le 16 septembre." [Officiel.]

La démission des ministres dont nous avons fait mention hier, n'est que le résultat d'engagemens pris avec le président par intérim lors de leur entrée en fonctions, à la suite de la révolution du 6 décembre. A cette époque, en effet, les ministres n'acceptèrent leurs pénibles fonctions, au milieu des circonstances critiques où le pays se trouvait placé, qu'à la condition de se retirer dès que le nouveau président constitutionnel serait élu, c'est à dire dès que le gouvernement serait rentré dans son état normal. Leur lettre de démission publiée dans le *Diario* ne laisse aucun doute à cet égard.

Le passage suivant que nous traduisons littéralement est le seul qui soit relatif au Texas: "Votre Excellence va commencer la période de la nouvelle administration avec la certitude que la République désire la paix intérieure, aime et respecte les pouvoirs constitutionnels, et est décidée à supporter tous les sacrifices qu'exigera la guerre qu'il est nécessaire de faire par suite de l'inique usurpation du département du Texas."

Les employés supérieurs des divers ministères sont chargés provisoirement de l'expédition des affaires en attendant que le Président ait nommé un nouveau cabinet.

CHRONIQUE LOCALE.

Ont été élus marguilliers de l'église St. Louis: MM. Emile La Sère, Felix Labatut, docteur Labatut et docteur Vionnet.

On se rappelle que le 7 du mois dernier Mme Radbourg fut arrêtée sous la prévention d'avoir grièvement blessé James Kernan en lui jetant une brique, dans la maison de Mme Murphy rue Hevia. Depuis lors James Kernan est mort des suites de cette blessure et Mme Radbourg comparaissait hier devant le recorder Baldwin pour assister à l'investigation de l'affaire.

Mme Murphy dépose que le soir de la rixe une altercation s'était élevée entre le défunt et l'accusée, à la suite de laquelle celle-ci avait jeté au défunt une brique qui l'avait atteint à la tête—que cette blessure causa une hémorragie et que James Kernan en est mort.

A cette déposition de l'accusation, la défense en oppose une autre portant que le défunt avait injurié l'accusée, l'avait poussée hors de la maison, que sur la banquette le défunt avait donné un coup de pied à l'accusée et qu'enfin le défunt et le témoin de l'accusation, Mme Murphy, étaient ivres.

Le Recorder a renvoyé l'affaire devant la Cour Criminelle et admis l'accusée à donner caution de $1000—MM. Johnson et Gaiennié étaient chargés de la défendre.

Hier, le recorder Génois a envoyé devant la Cour Criminelle James Mead, Ann Read, et Mary Ann Read sous l'accusation d'avoir volé une paire de boucles d'oreille et une épinglette valant $20. Le dernier objet a été vendu à M. Feytel, bijoutier au coin des rues Chartres et Conti, et reconnu par O'Neil.

Devina a été envoyé passer un mois à la maison de travail pour avoir été trouvé rodant d'une manière suspecte dans la maison du docteur Luzenberg.

Dempsy a été envoyé passer trois mois au même établissement pour vagabondage.

Bill et Ellen, esclaves appartenant à M. Joseph, ont été arrêtés avant-hier au soir par les sergents Seznadre et Trescazes, sous l'accusation d'avoir volé $100 et des objets de valeur chez l'aldermen L. Herman. Ils avaient sur eux, lors de leur arrestation, quatre piastres contrefaites ainsi que des faux souverains.

Enfant trouvé.—Une négritte de cinq à six ans a été trouvée il y a quelques jours et conduite au bureau de police de la première Municipalité. Elle ne peut donner aucun renseignement.

James A. Sommerville, dont nous avons parlé hier, comme ayant été trouvé rue de Chartres, et transporté à l'Hôpital de Charité, a été examiné par les médecins. Il paraît avoir eu une attaque d'épilepsie et qu'on désespère de sa vie.

Une singulière affaire vient de se passer à New-York, où elle a produit une très grande agitation. Il s'agit d'un suicide suivant le jury d'enquête présidé par le coroner, et d'un horrible assassinat suivant le public. Or, tout porte à croire que c'est le public qui a raison.

Dans la matinée du 23 août, dans une chambre mansardée de Mme Hazard, No. 60, Chambers street, on a trouvé morte et dans un état de nudité, une jeune et jolie femme. Elle avait à l'abdomen huit légères blessures évidemment faites avec un canif qu'elle tenait dans sa main droite. Une bande de toile de coton, visiblement déchirée d'un jupon, était … très serré autour de son cou; enfin un morceau de mousseline, long d'environ deux yardes et large de quatre à cinq pouces, était forcé dans sa bouche et la bâillonnait.

Après une longue investigation, le jury a reconnu que cette pauvre créature était morte étranglée de sa propre main. Quant aux blessures faites avec le canif il a reconnu qu'il n'y en a aucune de sérieuses.

Maintenant on trouve fort extraordinaire que cette femme ait eu le courage, après s'être fait plusieurs blessures, de s'étrangler en quelque sorte graduellement et de sa propre main … [illegible]

"Le verdict du jury dit le New York Herald, rendu d'après les indications et suivant le désir du coroner, a étonné tout le monde, et cela se comprend du reste, quelque imparfaite, quelque partiale qu'ait été l'investigation, le résultat prouve cependant de la manière la plus complète, qu'il y a eu violence, assassinat. L'idée d'un suicide est parfaitement absurde. Imaginez vous une personne voulant se suicider, et commençant par se bâillonner, puis se serrer la gorge avec des bandages, puis se donner des coups de canif, puis s'attacher un mouchoir autour de la tête!"

Tout cela en effet ne supporte pas le plus léger examen. De quelque manière qu'on envisage l'affaire, la supposition d'un suicide est absurde, et l'évidence d'un assassinat manifeste. "On assure dit encore le Herald qu'il sera procédé à une seconde investigation."

Henry Clay est parti d'Ashland le 16 août, pour les eaux (White Sulphur Springs) de Virginie, plusieurs jours avant les événemens de Lexington. Nous mentionnons ce fait pour l'information de ceux qui semblent si curieux de savoir pourquoi son nom ne figurait pas parmi les citoyens composant le meeting anti-abolitioniste.

CALIFORNIE.—L'*Independence* (Missouri) *Expositor* annonce le départ d'une bande d'émigrants qui se rendent en Californie sous la direction de M. L. W. Hastings.

PRUDENCE.—Dans la traversée du Havre à New-York, le capitaine du St. Nicholas ayant vu près des bancs de Terre-Neuve, deux goëlettes espagnoles, il a pensé que ce pourrait bien être des corsaires mexicains et il a fait, en conséquence, force de voiles pour s'échapper. Ces goëlettes étaient tranquillement occupées à pêcher de la morue!

Il y a eu le 25 août, à Wilmington, Caroline du Nord, un incendie qui a détruit plusieurs magasins. On évalue la perte à $7,000; mais le tout était assuré.

On passait à Franklin, lorsqu'il était en apprentissage, comme imprimeur, 37½ cents par semaine, pour sa pension. Sur cette somme il trouvait encore le moyen d'économiser 20 cents 3/8 par semaine, qu'il employait en livres, nourriture de l'âme. Maintenant que ne pourrait-on pas économiser si l'on voulait imiter cette frugalité?

A Cheraw, Caroline du Sud, trois prisonniers s'étaient échappés; mais on a réussi à les reprendre.

Un M. William J. Sidall, ingénieur du steamer Osceola, s'est noyé le 19 du mois passé, en se baignant à quatre milles au dessous de Porte Ferry.

Un M. Sellers, de Cheraw, Caroline du Sud, étant descendu dans un puits afin de le nettoyer, a été étouffé par des émanations délétères qui s'en exhalaient. Lorsqu'on l'a retiré, il était mort.

La santé de l'hon. M. McDuffie est sensiblement améliorée. Tout porte à croire qu'il pourra assister à la prochaine session du Congrès.

M. Vespasian Ellis, ex-chargé d'affaires près de la république de Venezuela, vient d'arriver à Philadelphie. On n'a qu'à se louer de la manière avec laquelle il a représenté son pays.

Par des causes dont on ne peut se rendre compte, le moulin à poudre de M. Oliver W. Whipple, situé à Providence, a fait explosion il y a plusieurs jours. Deux ouvriers qui s'y trouvaient en ce moment occupés ont été tués.

Le Baltimore *Sun* parle d'une personne qui a été entraînée dans une maison de jeu où elle a perdu dix mille piastres qui composaient presque toute sa fortune.

La société des vieux Amis de Londres.—On lit dans un journal de Londres (the Satirist), un trait de mœurs anglaises qui nous a semblé digne d'être raconté:

"Mardi dernier, une société appelée les Vieux Amis et composée d'individus venus des quatre coins de l'Angleterre et qui pour la plupart se voyaient pour la première fois de leur vie, s'est rassemblée au nombre de plusieurs mille.—Six mille de ces *vieux amis* environ se sont répandus comme une horde vandale dans le jardin du Vauxhall, où ils n'ont pas tardé à donner des preuves de l'amitié qui les unissait.

"Après s'être disputé à coups de poing les mets placés sur la table et battus pour une oie ou un gigot de mouton, ils se sont livrés à de touchans échanges de propriétés, qui, s'ils n'avaient eu lieu entre amis, constitueraient autant de vols bien caractérisés.

"Au milieu des blasphèmes les plus épouvantables, dans un accès d'énergique et vertueuse indépendance, ils se sont ensuite vengés sur les glaces et les décorations de la médiocrité du repas; puis, pour terminer par une plaisanterie originale et tout à fait britannique, ils ont défoncé deux barils de bière placés dans le salon pour la commodité des convives et inondé les salles.

"Enfin ils ont déraciné les petits arbres du jardin et commis une foule d'autres déprédations dans la Royal property. Les propriétaires du Vauxhall sont résolus à ne plus livrer désormais leur établissement aux old Fellows, old Friends, sons of Freedom, ni à aucune autre société fraternelle de gens qui entretiennent l'intégrité de leur association en détruisant la propriété d'autrui".

On dit que la succession Townley, en Angleterre, s'élevant à environ £4,000,000 ira probablement à la couronne faute de parens au degré successible. On dit aussi qu'il y a en Maryland une famille qui descend en ligne directe par les femmes de ces Townley d'Angleterre et dont la succession est maintenant ouverte.

Une jeune personne d'environ seize ans, fille de M. John Tyson du comté d'Auron, Caroline du Nord, se noya il y a quelques jours par suite de quelques reproches que lui avait fait sa mère pour un léger manquement.

FEUILLETON.

LE COMTE DE MONTE CHRISTO

PAR ALEXANDRE DUMAS.

TROISIEME PARTIE.

(Pour les deux premières, voir l'*Abeille* du 20 novembre au 7 février.
Pour la troisième voir l'*Abeille* du 4 août au 2 sept.

ROBERT-LE-DIABLE.

La raison de l'Opéra était d'autant meilleure à donner, qu'il y avait ce soir-là solennité à l'Académie royale de Musique. Levasseur, après une longue indisposition, rentrait par le rôle de Bertram, et, comme toujours, l'œuvre du maestro à la mode avait attiré la plus brillante société de Paris.

Morcerf, comme la plupart des jeunes gens riches, avait sa stalle d'orchestre, plus dix loges de personnes de sa connaissance auxquelles il pouvait aller demander une place, sans compter celle à laquelle il avait droit dans la loge des lions.

Château-Renaud avait la stalle voisine de la sienne.

Beauchamp, en sa qualité de journaliste, était roi de la salle et avait sa place partout.

Ce soir-là Lucien Debray avait la disposition de la loge du ministre, et il l'avait offerte au comte de Morcerf, lequel, sur le refus de Mercédès, l'avait envoyée à Danglars, en lui faisant dire qu'il irait probablement faire dans la soirée une visite à la baronne et à sa fille, si ces dames voulaient bien accepter la loge qu'il leur proposait. Ces dames n'avaient eu garde de refuser. Nul n'est friand de loges qui ne coûtent rien comme un millionnaire.

Quant à Danglars, il avait déclaré que ses principes politiques et sa qualité de député de l'Opposition ne lui permettaient pas d'aller dans la loge du ministre. En conséquence, la baronne avait écrit à Lucien de la venir prendre, attendu qu'elle ne pouvait pas aller à l'Opéra seule avec Eugénie.

En effet, si les deux femmes y eussent été seules, on eût certes trouvé cela fort mauvais; tandis que Mlle Danglars allant à l'Opéra avec sa mère et l'amant de sa mère, il n'y avait rien à dire: il faut bien prendre le monde comme il est fait.

La toile se leva, comme d'habitude, sur une salle à peu près vide. C'est encore une des habitudes de notre fashion parisienne d'arriver au spectacle quand le spectacle est commencé; il en résulte que le premier acte se passe, de la part des spectateurs arrivés, non pas à regarder ou à écouter la pièce, mais à regarder entrer les spectateurs qui arrivent et à ne rien entendre que le bruit des portes et celui des conversations.

—Tiens! dit tout à coup Albert en voyant s'ouvrir une loge de côté du premier rang; tiens! la comtesse G....!

—Qu'est-ce que c'est que la comtesse G....? demanda Château-Renaud.

—Oh! par exemple, baron, voici une question que je ne vous pardonne pas; vous demandez ce que c'est que la comtesse G....?

—Ah! c'est vrai, dit Château-Renaud; n'est-ce pas cette charmante Vénitienne?

—Justement.

En ce moment la comtesse G.... aperçut Albert et échangea avec lui un salut accompagné d'un sourire.

—Vous la connaissez? dit Château-Renaud.

—Oui, fit Albert, je lui ai été présenté à Rome par Franz.

—Voudrez-vous me rendre à Paris le même service que Franz vous a rendu à Rome?

—Bien volontiers.

—Chut! cria le public.

Les deux jeunes gens continuèrent leur conversation, sans paraître s'inquiéter le moins du monde du désir que paraissait éprouver le parterre d'entendre la musique.

—Elle était aux courses du Champ-de-Mars, dit Château-Renaud.

—Aujourd'hui?

—Oui.

—Tiens, au fait, il y avait courses. Etiez vous engagé?

—Oh! pour une misère, pour cinquante louis.

—Et qui a gagné?

—Nautilus; je pariais pour lui.

—Mais il y avait trois courses?

—Oui. Il y avait le prix du Jockey-Club, une coupe d'or. Il s'est même passé une chose assez bizarre.

—Laquelle?

[illegible]

—Je n'ai pas su à qui appartenait le cheval et le jockey?

—Non.

—Vous dites que le cheval était inscrit sous le nom de....

—Vampa.

—Alors, dit Albert, je suis plus avancé que vous, je sais à qui il appartenait, moi.

—Silence donc! cria pour la troisième fois le parterre.

Cette fois la levée de boucliers était si grande, que les deux jeunes gens s'aperçurent enfin que c'était à eux que le public s'adressait. Ils se retournèrent un instant, cherchant dans cette foule un homme qui prît la responsabilité de ce qu'ils regardaient comme une impertinence; mais personne ne réitéra l'invitation, et ils se retournèrent vers la scène.

En ce moment la loge du ministre s'ouvrit, et Mme Danglars, sa fille et Lucien Debray prenaient leurs places.

—Ah! ah! dit Château-Renaud, voilà des personnes de votre connaissance, vicomte. Que diable regardez-vous donc à droite? On vous cherche.

Albert se retourna et ses yeux rencontrèrent effectivement ceux de la baronne Danglars, qui lui fit avec son éventail un petit salut. Quant à Mlle Eugénie, ce fut à peine si ses grands yeux noirs daignèrent s'abaisser jusqu'à l'orchestre.

—En vérité, mon cher, dit Château-Renaud, je ne comprends point, à part la mésalliance, et je ne crois point que ce soit cela qui vous préoccupe beaucoup; je ne comprends pas, dis-je, à part la mésalliance, ce que vous pouvez avoir contre Mlle Danglars; c'est en vérité une fort belle personne.

—Fort belle, certainement, dit Albert; mais je vous avoue qu'en fait de beauté j'aimerais mieux quelque chose de plus doux, de plus suave, de plus féminin enfin.

—Voilà bien les jeunes gens, dit Château-Renaud, qui, en sa qualité d'homme de trente ans, prenait avec Morcerf des airs paternels; ils ne sont jamais satisfaits. Comment, mon cher, on vous trouve une fiancée bâtie sur le modèle de la Diane chasseresse, et vous n'êtes pas content!

—Eh bien! justement, j'aurais mieux aimé quelque chose dans le genre de la Vénus de Milo ou de Capoue. Cette Diane chasseresse, toujours au milieu de ses nymphes, m'épouvante un peu; j'ai peur qu'elle ne me traite en Actéon.

En effet, un coup d'œil jeté sur la jeune fille pouvait presque expliquer le sentiment que venait d'avouer Morcerf. Mlle Danglars était belle, mais, comme l'avait dit Albert, d'une beauté un peu arrêtée: ses cheveux étaient d'un beau noir, mais dans leurs ondes naturelles on remarquait une certaine rébellion à la main qui voulait leur imposer sa volonté; ses yeux, noirs comme ses cheveux, encadrés sous de magnifiques sourcils qui n'avaient qu'un défaut, celui de se froncer quelquefois, étaient surtout remarquables par une expression de fermeté qu'on était étonné de trouver dans le regard d'une femme; son nez avait les proportions exactes qu'un statuaire eût données à celui de Junon; sa bouche seule était trop grande, mais garnie de belles dents que faisaient ressortir encore des lèvres dont le carmin trop vif tranchait avec la pâleur de son teint; enfin un signe noir placé au coin de la bouche, et plus large que ne le sont d'ordinaire ces sortes de caprices de la nature, achevait de donner à cette physionomie ce caractère décidé qui effrayait quelque peu Morcerf.

D'ailleurs tout le reste de la personne d'Eugénie s'alliait avec cette tête que nous venons d'essayer de décrire. C'était, comme l'avait dit Château-Renaud, la Diane chasseresse, mais avec quelque chose encore de plus ferme et de plus musculeux dans sa beauté.

Quant à l'éducation qu'elle avait reçue, s'il y avait un reproche à lui faire, c'est que, comme certains points de sa physionomie, elle semblait un peu appartenir à un autre sexe. En effet, elle parlait deux ou trois langues, dessinait facilement, faisait des vers et composait de la musique; elle était surtout passionnée pour ce dernier art, qu'elle étudiait avec une de ses amies de pension, jeune personne sans fortune, mais ayant toutes les dispositions possibles pour devenir, à ce que l'on assurait, une excellente cantatrice. Un grand compositeur portait, disait-on, à cette dernière un intérêt presque paternel, et la faisait travailler avec l'espoir qu'elle trouverait un jour une fortune dans sa voix.

Cette possibilité que Mlle Louise d'Armilly, c'était le nom de la jeune virtuose, entrât un jour au théâtre, faisait que Mlle Danglars, quoique la recevant chez elle, ne se montrait point en public en sa compagnie. Du reste, sans avoir dans la maison du banquier la position indépendante d'une amie, Louise avait une position supérieure à celle des institutrices ordinaires.

Quelques secondes après l'entrée de Mme Danglars dans sa loge la toile avait baissé, et, grâce à cette faculté laissée par la longueur des entr'actes de se promener au foyer ou de faire des visites pendant une demi heure, l'orchestre s'était à peu près dégarni.

Morcerf et Château-Renaud étaient sortis des premiers. Un instant Mme Danglars avait pensé que cet empressement d'Albert avait pour but de venir lui présenter ses complimens, et elle s'était penchée à l'oreille de sa fille pour lui annoncer cette visite; mais celle-ci s'était contentée de secouer la tête en souriant; et en même temps, comme pour prouver combien la dénégation d'Eugénie était fondée, Morcerf apparut dans une loge de côté du premier rang. Cette loge était celle de la comtesse G....

—Ah! vous voilà, monsieur le voyageur, dit celle-ci en lui tendant la main avec toute la cordialité d'une vieille connaissance; c'est bien aimable à vous de m'avoir reconnue, et surtout de m'avoir donné la préférence pour votre première visite.

—Croyez, Madame, répondit Albert, que si j'eusse su votre arrivée à Paris et connu votre adresse, je n'eusse point attendu si tard. Mais veuillez me permettre de vous présenter M. le baron de Château-Renaud, mon ami, un des rares gentilshommes qui restent encore en France, et par lequel je viens d'apprendre que vous étiez aux courses du Champ-de-Mars.

Château-Renaud salua.

—Ah! vous étiez aux courses, Monsieur? dit vivement la comtesse.

—Oui, Madame.

—Eh bien! reprit vivement Mme G...., pouvez-vous me dire à qui appartenait le cheval qui a gagné le prix du Jockey-Club?

—Non, Madame, dit Château-Renaud, et je faisais tout à l'heure la même question à Albert.

—Y tenez-vous beaucoup, madame la comtesse? demanda Albert.

—A quoi?

—A connaître le maître du cheval.

—Infiniment. Imaginez-vous.... mais sauriez-vous qui, par hasard, vicomte?

—Madame, vous alliez raconter une histoire; imaginez-vous, avez-vous dit.

—Eh bien! imaginez-vous que ce charmant cheval alezan et ce joli petit jockey à casaque rose m'avaient à la première vue inspiré une si vive sympathie, que je faisais des vœux pour l'un et pour l'autre exactement comme si j'avais engagé sur eux la moitié de ma fortune; aussi, lorsque je les vis arriver au but, devançant les autres coureurs de trois longueurs de chevaux, je fus si joyeuse que je me mis à battre des mains comme une folle. Figurez-vous mon étonnement lorsqu'en rentrant chez moi je rencontrai sur mon escalier le petit jockey rose! Je crus que le vainqueur de la course demeurait par hasard dans la même maison que moi, lorsque, en ouvrant la porte de mon salon, la première chose que je vis fut la coupe d'or qui formait le prix gagné par le cheval et le jockey inconnus. Dans la coupe il y avait un petit papier sur lequel étaient écrits ces mots: "A la comtesse G...., lord Ruthwen."

—C'est justement cela, dit Morcerf.

—Comment! c'est justement cela; que voulez-vous dire?

—Je veux dire que c'est lord Ruthwen en personne.

—Quel lord Ruthwen.

—Le nôtre, le vampire, celui du théâtre Argentina.

—Vraiment! s'écria la comtesse, il est donc ici?

—Parfaitement.

—Et vous le voyez? vous le recevez? vous allez chez lui?

—C'est mon ami intime, et M. de Château-Renaud lui-même a l'honneur de le connaître.

—Qui peut vous faire croire que c'est lui qui a gagné?

—Son cheval inscrit sous le nom de *Vampa*.

—Eh bien, après?

—Eh bien, vous ne vous rappelez pas le nom du fameux bandit qui m'avait fait prisonnier?

—Ah! c'est vrai.

—Et des mains duquel le comte m'a miraculeusement tiré?

—Si fait.

—Il s'appelait *Vampa*. Vous voyez bien que c'est lui.

—Mais pourquoi m'a-t-il envoyé cette coupe, à moi?

—D'abord, madame la comtesse, parce que je lui avais fort parlé de vous, comme vous pouvez le croire; ensuite parce qu'il aura été enchanté de retrouver une compatriote et heureux de l'intérêt que cette compatriote prenait à lui.

—J'espère bien que vous ne lui avez jamais raconté les folies que nous avons dites à son sujet?

—Ma foi, je n'en jurerais pas, et cette façon de vous offrir cette coupe sous le nom de lord Ruthwen....

—Mais c'est affreux, il va m'en vouloir mortellement!

—Son procédé est-il celui d'un ennemi?

—Non, je l'avoue.

—Eh bien!

—Ainsi il est à Paris?

—Oui.

—Et quelle sensation a-t-il faite?

—Mais, dit Albert, on en a parlé huit jours, puis est arrivé le couronnement de la Reine d'Angleterre et le vol des diamans de Mlle Mars, et l'on n'a plus parlé que de cela.

—Mon cher, dit Château-Renaud, on voit bien que le comte est votre ami, vous le traitez en conséquence. Ne croyez pas ce que vous dit Albert, madame la comtesse, il n'est au contraire question que du comte de Monte-Christo à Paris. Il a d'abord débuté par envoyer à Mme Danglars des chevaux de trente mille francs, puis il a sauvé la vie à Mme de Villefort; puis il a gagné la course du Jockey-Club, à ce qu'il paraît. Je maintiens au contraire, moi, quoi qu'en dise Morcerf, qu'on s'occupe encore du comte en ce moment et qu'on ne s'occupera même que de lui dans un mois, s'il veut continuer de faire de l'excentricité, ce qui, au reste, paraît être sa manière de vivre ordinaire.

—C'est possible, dit Morcerf; en attendant, qui donc a repris la loge de l'ambassadeur de Russie?

—Laquelle? demanda la comtesse.

—L'entre-colonnes du premier rang; elle me semble parfaitement remise à neuf.

—En effet, dit Château-Renaud; est-ce qu'il y avait quelqu'un pendant le premier acte?

—Où?

—Dans cette loge?

—Non, dit la comtesse, je n'ai vu personne; ainsi, selon vous, ce serait votre comte de Monte-Christo qui aurait gagné le prix?

—J'en suis sûr.

—Et qui m'aurait envoyé cette coupe?

—Sans aucun doute!

[illegible]

—Mais je ne le connais pas, moi, dit la comtesse, et j'ai fort envie de le lui renvoyer.

—Oh! n'en faites rien; il vous en enverrait une autre, taillée dans quelque saphir ou creusée dans quelque rubis. Ce sont ses manières d'agir; que voulez-vous, il faut le prendre comme il est.

En ce moment on entendit la sonnette qui annonçait que le deuxième acte allait commencer. Albert se leva pour regagner sa place.

—Vous reverrai-je? demanda la comtesse.

—Dans les entr'actes, si vous le permettez. Je viendrai m'informer si je puis vous être bon à quelque chose à Paris.

—Messieurs, dit la comtesse, tous les samedis soir, rue de Rivoli, No. 22, je suis chez moi pour mes amis. Vous voilà prévenus.

Les jeunes gens saluèrent et sortirent.

En rentrant dans la salle, ils virent le parterre debout et les yeux fixés sur un seul point de la salle; leurs regards suivirent la direction générale, et s'arrêtèrent sur l'ancienne loge de l'ambassadeur de Russie. Un homme habillé de noir, de trente-cinq à quarante ans, venait d'y entrer avec une femme vêtue d'un costume oriental. La femme était de la plus grande beauté, et le costume d'une telle richesse, que, comme nous l'avons dit, tous les yeux s'étaient à l'instant même tournés vers elle.

—Eh! dit Albert, c'est Monte-Christo et sa Grecque.

En effet, c'était le comte et Haydée.

Au bout d'un instant, la jeune femme était l'objet de l'attention non seulement du parterre, mais de toute la salle; les femmes se penchaient hors des loges pour voir ruisseler sous les feux des lustres cette cascade de diamans.

Le second acte se passa au milieu de cette rumeur sourde qui indique dans les masses assemblées un grand événement. Personne ne songea à crier silence. Cette femme si jeune, si belle, si éblouissante, était le plus curieux spectacle qu'on pût voir.

Cette fois un signe de Mme Danglars indiqua clairement à Albert que la baronne désirait avoir sa visite dans l'entr'acte suivant.

Morcerf était de trop bon goût pour se faire attendre quand on lui indiquait clairement qu'il était attendu. L'acte fini, il se hâta donc de monter dans l'avant-scène.

Il salua les deux dames et tendit la main à Debray.

La baronne l'accueillit avec un charmant sourire, et Eugénie avec sa froideur habituelle.

—Ma foi, mon cher, dit Debray, vous voyez un homme à bout, et qui vous appelle à son aide pour le relayer. Voici Madame qui m'écrase de questions sur le comte, et qui veut que je sache d'où il est, d'où il vient, où il va; ma foi je ne suis pas Cagliostro, moi, et, pour me tirer d'affaire, j'ai dit: Demandez tout cela à Morcerf, il connaît son Monte-Christo sur le bout du doigt; alors on vous a fait signe.

—N'est-il pas incroyable, dit la baronne, que lorsqu'on a un demi-million de fonds secrets à sa disposition, on ne soit pas mieux instruit que cela?

—Madame, dit Lucien, je vous prie de croire que si j'avais un demi-million à ma disposition, je l'emploierais à autre chose qu'à prendre des informations sur M. de Monte-Christo, qui n'a d'autre mérite à mes yeux que d'être deux fois riche comme un nabab; mais j'ai passé la parole à mon ami Morcerf, arrangez-vous avec lui, cela ne me regarde plus.

—Un nabab ne m'eût certainement pas envoyé une paire de chevaux de trente mille francs, avec quatre diamans aux oreilles, de cinq mille francs chacun.

—Oh! les diamans, dit en riant Morcerf, c'est sa manie. Je crois que, pareil à Potemkin, il en a toujours dans ses poches et qu'il en sème sur son chemin, comme le petit poucet faisait de ses cailloux.

—Il aura trouvé quelque mine, dit Mme Danglars; vous savez qu'il a un crédit illimité sur la maison du baron.

—Non, je ne le savais pas, répondit Albert, mais cela doit être.

—Et qu'il a annoncé à M. Danglars qu'il comptait rester un an à Paris et y dépenser six millions!

—C'est le shah de Perse qui voyage incognito.

—Et cette femme, monsieur Lucien, dit Eugénie, avez-vous remarqué comme elle est belle?

—En vérité, Mademoiselle, je ne connais que vous pour faire si bonne justice aux personnes de votre sexe.

Lucien approcha son lorgnon de son œil.

—Charmante! dit-il.

—Et cette femme, M. de Morcerf sait-il qui elle est?

—Mademoiselle, dit Albert, répondant à cette interpellation presque directe, je le sais à peu près, comme tout ce qui regarde le personnage mystérieux dont nous nous occupons. Cette femme est une Grecque.

—Cela se voit facilement à son costume, et vous ne m'apprenez là que ce que toute la salle sait déjà comme nous.

—Je suis fâché, dit Morcerf, d'être un cicerone si ignorant; mais je dois avouer que là se bornent mes connaissances. Je sais en outre qu'elle est musicienne, car un jour que j'ai déjeuné chez le comte, j'ai entendu les sons d'une guzla qui ne pouvaient certainement venir que d'elle.

—Il reçoit donc, votre comte? demanda Mme Danglars.

—Et d'une façon splendide, je vous le jure.

—Il faut que je pousse M. Danglars à lui offrir quelque dîner, quelque bal, pour qu'il nous les rende.

—Comment! vous iriez chez lui? dit Debray en riant.

—Pourquoi pas? avec mon mari!

—Mais il est garçon, ce mystérieux comte.

—Vous voyez bien que non, dit en riant à son tour la baronne, en montrant la belle Grecque.

—Cette femme est une esclave, à ce qu'il nous a dit lui-même. Vous rappelez-vous, Morcerf, à votre déjeuner?

—Convenez, mon cher Lucien, dit la baronne, qu'elle a bien plutôt l'air d'une princesse.

—Des *Mille et une Nuits*.

—Des *Mille et une Nuits*, je ne dis pas; mais qu'est-ce qui fait les princesses, mon cher? ce sont les diamans, et celle-ci en est couverte.

—Elle en a même trop, dit Eugénie, elle serait plus belle sans cela, car on verrait son cou et ses poignets qui sont charmans de forme.

—Oh! l'artiste; tenez, dit Mme Danglars, la voyez-vous qui se passionne?

—J'aime tout ce qui est beau, dit Eugénie.

—Mais que dites-vous du comte alors? dit Debray; il me semble qu'il n'est pas mal non plus.

—Le comte? dit Eugénie, comme si elle n'eût point encore pensé à le regarder; le comte, il est bien pâle.

—Justement, dit Morcerf, c'est dans cette pâleur qu'est le secret que nous cherchons. La comtesse G.... prétend, vous le savez, que c'est un vampire.

—Elle est donc de retour, la comtesse G....? demanda la baronne.

—Dans cette loge de côté, dit Eugénie, presqu'en face de nous, ma mère; cette femme avec ces admirables cheveux blonds, c'est elle.

—Ah! oui, dit Mme Danglars, vous ne savez pas ce que vous devriez faire, Morcerf?

—Ordonnez, Madame.

—Vous devriez aller faire une visite à votre comte de Monte-Christo et nous l'amener.

—Pourquoi faire? dit Eugénie.

—Mais pour que nous lui parlions; n'es-tu pas curieuse de le voir?

—Pas le moins du monde.

—Etrange enfant! murmura la baronne.

—Oh! dit Morcerf, il viendra probablement de lui-même. Tenez, il vous a vue, Madame, et il vous salue.

La baronne rendit au comte son salut accompagné d'un charmant sourire.

—Allons, dit Morcerf, je me sacrifie; je vous quitte et vais voir s'il n'y a pas moyen de lui parler.

—Allez dans sa loge; c'est bien simple.

—Mais je ne suis pas présenté.

—A qui?

—A la belle Grecque.

—C'est une esclave, dites-vous.

—Oui, mais vous prétendez, vous, que c'est une princesse.... Non. J'espère que lorsqu'il me verra sortir, il sortira.

—C'est possible. Allez.

—J'y vais.

Morcerf salua et sortit: effectivement au moment où il passait devant la loge du comte, la porte s'ouvrit; le comte dit quelques mots en arabe à Ali, qui se tenait dans le corridor, et prit le bras de Morcerf.

Ali referma la porte et se tint debout devant elle; il y avait dans le corridor un rassemblement autour du Nubien.

—En vérité, dit Monte-Christo, votre Paris est une étrange ville et vos parisiens un singulier peuple. On dirait que c'est la première fois qu'ils voient un Nubien. Regardez-les donc se presser autour de ce pauvre Ali, qui ne sait pas ce que cela veut dire. Je vous réponds d'une chose, par exemple, c'est qu'un Parisien peut aller à Tunis, à Constantinople, à Bagdad ou au Caire, on ne fera pas cercle autour de lui.

—C'est que vos Orientaux sont des gens sensés et qu'ils ne regardent que ce qui vaut la peine d'être vu; mais croyez-moi, Ali ne jouit de cette popularité que parce qu'il vous appartient et qu'en ce moment vous êtes l'homme à la mode.

—Vraiment! et qui me vaut cette faveur?

—Pardieu! vous-même. Vous donnez des attelages de mille louis; vous sauvez la vie à des femmes de procureur du Roi; vous faites courir sous le nom du major Black des chevaux pur sang, et des jockeys gros comme des ouistitis; enfin vous gagnez des coupes d'or, et vous les envoyez aux jolies femmes.

—Et qui diable vous a conté toutes ces folies?

—Dame! la première, Mme Danglars, qui meurt d'envie de vous voir dans sa loge, ou plutôt qu'on vous y voie; la seconde, le journal de Beauchamp, et la troisième, ma propre imagination. Pourquoi appelez-vous votre cheval *Vampa*, si vous voulez garder l'incognito?

—Ah! c'est vrai! dit le comte, c'est une imprudence. Mais, dites-moi donc, le comte de Morcerf ne vient-il point quelquefois à l'Opéra? Je l'ai cherché des yeux, et je ne l'ai aperçu nulle part.

—Il viendra ce soir.

—Où cela?

—Dans la loge de la baronne, je crois.

—Cette charmante personne qui est avec elle, c'est sa fille?

—Oui.

—Je vous en fais mon compliment!

Morcerf sourit.

—Nous reparlerons de cela plus tard et en détail, dit-il. Que dites-vous de la musique?

—De quelle musique?

—Mais de celle que vous venez d'entendre.

—Je dis que c'est de fort belle musique pour de la musique composée par un compositeur humain, et chantée par des oiseaux à deux pieds et sans plumes, comme disait feu Diogène.

—Ah! ça mais, mon cher comte, il semblerait que … [illegible]

—Ah! la fameuse hatchis?

—Justement. Vicomte, quand vous voudrez entendre de la musique, venez souper avec moi.

—Mais j'en ai déjà entendu en allant y déjeuner, Morcerf.

—A Rome?

—Oui.

—Ah! c'était la guzla d'Haydée. Oui, la pauvre exilée s'amuse quelquefois à me jouer des airs de son pays.

Morcerf n'insista point davantage; de son côté, le comte se tut.

En ce moment la sonnette retentit.

—Vous m'excusez? dit le comte en reprenant le chemin de sa loge.

—Comment donc!

—Emportez bien des choses pour la comtesse G.... de la part de son vampire.

—Et à la baronne?

—Dites-lui que j'aurai l'honneur, si elle le permet, d'aller lui présenter mes hommages dans la soirée.

(*La suite à demain.*)

CONSEIL DE LA MUNICIPALITE No. 3.
Séance du lundi, le 1er septembre 1845.

Attendu que le contrat pour l'éclairage de cette Municipalité expire le 30 courant:

Il est en conséquence résolu que des propositions cachetées seront reçues jusqu'au 15 courant, pour le dit contrat, qui devra commencer le 1er octobre et qui expirera le 30 septembre 1846.

Conformément à la résolution ci-dessus, avis est donné que des propositions cachetées pour l'éclairage de cette Municipalité, seront reçues par le soussigné, à son bureau, jusqu'au 15 du courant.

J. E. LAYET,
Secrétaire du Conseil de la Municipalité No. 3

Décédée hier, à trois heures de l'après-midi, à l'âge de vingt-trois ans, madame HENRY RANCÉ, née LACOSTE. Les amis et connaissances de la famille sont invités d'assister aux funérailles qui auront lieu cet après-midi à cinq heures précises. Le corps est exposé encoignure Domaine et Dauphine.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

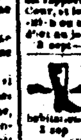
EXPEDIES
Navire St Louis, Marks, Philadelphie, C J Mesker
Goel Alcyon, Armstrong, Pensacola, C J Mesker

ARRIVES.
Steamer Rainbow, …, de Bayou Sara.
Steamer Fashion, Fullerton, de Mobile.
Steamer …, Wilson, de St Louis.
Steamer …, Moore, de St Louis.
Steamer Maria, Streck, de Donaldsonville.
Steamer Fame, Northorp, de la Balise.
Steamer Charlotte, Klein, de Baton Rouge.

AVIS.
Bureau des Directeurs des Ecoles Publiques de la Municipalité No. 3.
LES marchands et autres qui peuvent avoir besoin de jeunes commis ou apprentis, sont respectueusement informés qu'ils peuvent les choisir en s'adressant à un des Messieurs suivants, qui ont été appointés comme un comité pour procurer de l'emploi à des pupilles des Ecoles Publiques de la Municipalité No. 3, dont l'âge, la capacité et la conduite morale peuvent les recommander à des situations.
P. S. WILTZ, Président du bureau des directeurs, No. 46, Vieille Levée
… Chairman du comité, … Magasins et Commune.
B. VOORHIES, No. 26, rue Tchoupitoulas.
L. DELETRA, à la Bourse.
Par ordre du Bureau.
GEO. W. HARBY,
3 sept—3, 10, 17 Secrétaire du Bureau des Directeurs

AVIS AUX AVOCATS.
LA personne à qui l'on a prêté le 7me volume du Cours de Droit Civil, par Duranton, obligerait beaucoup le propriétaire de cet ouvrage en lui rapportant ce volume ou en le déposant au bureau de l'Abeille. 3 sept

EN FAILLITE.—Bureau du greffier, Cour de District des Etats-Unis—2 septembre 1845.— [illegible] N. B. JENNINGS, Greffier.



CHAUSSURES.
REÇU par le navire Rhode Island, quinze caisses … de chaussures … à vendre par FROST & Co. 10 rue des Magasins
GOBELETS—… FROST & Co
ROUGE DE PLOMB—… FROST & Co. 10 rue des Magasins
HUILE D'OLIVE—… FROST & Co. 10 rue des Magasins
HUILE DE LIN—… FROST & Co. 10 rue des Magasins
PORTER de Londres et Ale d'Ecosse—… SMITH BRYAN, 90 Douane
TRICOTS—Un envoi … SMITH BRYAN, 90 Douane
CHEVROTINE et Plomb en barres—… NEELE, … & Co., 76 Tchoupitoulas
TABAC en boucauts de Virginie … JOS. PRATS, 70 Vieille Levée
TABAC à priser—… FOSDICK & BROTHER, 74 Camp
MADERE—… FOSDICK & BROTHER, 74 Camp
CLOUS—… FOSDICK & BROTHER, 74 Camp
CIDRE—… FOSDICK & BRO, 74 Camp
EAU-DE-VIE de champagne—3 demi pipes de qualité supérieure, pâle, à vendre par FOSDICK & BROTHER, 74 Camp
EAU DE VIE—4 demi pipes … FOSDICK & BROTHER, 74 Camp
BISCUITS au soda—75 barillets en débarquement du navire Rhode Island et en magasin, à vendre par ROBERTS & HALL, 75 Magasins
THÉ frais—1000 paquets impérial, poudre à canon, Young Hyson, … ROBERTS & HALL, 75 Magasins
LIQUEURS en paniers—… ROBERTS & HALL, 75 Magasins
EN débarquement du navire Augusta, venant de Marseille, à vendre par les soussignés: 100 barriques vin de Bergasse. DUDOUYT & TEULADE, 32 Toulouse
EN débarquement de l'Augusta de Marseille—… RAYMOND GABUZAC, 24 Vieille Levée
VIN BLANC, &c.—100 barils vin-blanc … W F VREDENBURGH & Co, 30 Vieille Levée
LIQUEURS—… W F VREDENBURGH & Co, 30 Vieille Levée
THÉ, poivre, piment, &c., à vendre par W F VREDENBURGH & Co, 30 Vieille Levée
VIN blanc &c.—113 barils Haut Sauternes, Haut Barsac, 30 barriques vieux vin rouge … W F VREDENBURGH & Co.
HUILE DE LIN, et … W F VREDENBURGH & Co, 30 Vieille Levée
HUILE D'ANIS—… à vendre par B. VALLS, 26 Commune
PIERRES à … B. VALLS, 26 Commune
GRAINES d'anis—10 barils, à vendre par B. VALLS, 26 Commune
PAPIER pour Cigarettes—… B. VALLS, 26 Commune
SUCRE de la Havane—… B. VALLS, 26 Commune
CIGARES de la Havane—… B. VALLS, 26 Commune
GUAVA—… B. VALLS, 26 Commune
GINGEMBRE—… B. VALLS, 26 Commune
CONFITURES de la Havane … B. VALLS, 26 Commune
TABAC—… B. VALLS, 26 Commune
AMANDES … B. VALLS, 26 Commune
BOUCHONS—… B. VALLS, 26 Commune
[illegible]

AVIS.
On s'adresse à P. LALANNE, No. 5, rue du Camp, agent de Terre et de Mortier, pour une des plus expéditives machines à briques pour les façades.
Au moyen de cette machine on pourra confectionner depuis dix jusqu'à plus de cinq cent milliers de briques par jour (avec la vapeur voulue) et sitôt les briques … sont disposées et rendues aux fourneaux pour être immédiatement cuites. La machine … fait le mélange des terres, foulant aux moules et … qu'un ouvrier à la surveiller, ainsi qu'à la machine à vapeur …
L'inventeur, A. CARBONEL, a cédé un privilège de sa patente pour l'Etat de la Louisiane, et disposera des autres Etats de l'Union, d'Europe, etc.
1 sept—3

AVIS—A dater de ce jour, nous ne paierons aucun voyage de dray, pour nos marchandises reçues sur les quais, à moins qu'ils ne soient porteurs d'un ordre délivré par nous à cet effet.
Nlle. Orléans, 1er sept. 1845.
2 sept—6t GARTHWAITE, PAVAN & Co.

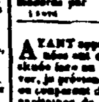
BANQUE DE CITE.
Nouvelle-Orléans, 1er septembre 1845.
LE Bureau des Directeurs de cette institution a, de ce jour, déclaré un dividende de TROIS pour cent sur le fonds capital, provenant des profits des six derniers mois, payable aux actionnaires ou à leurs représentants légaux, le lundi 8 du courant, ou après.
R. J. PALFREY, Caissier
2 sept

CONSULAT DE FRANCE.
AVIS MENSUEL—Août 1845.
SONT invitées à se présenter au Consulat pour affaires qui les concernent, les personnes dont les noms suivent:
A — Ambère, Pierre François.
B — Bétanger Bte et Fçois.; Bertoglio …; Boyer Jean.; Bellevue Antoine.; Brignon Jenerie Mlle.; Bastien J. M.; Boujour Antoine.; Blencourt Pierre.
C — Cannet.
D — Durand, Mich. Fçois; D'Ornan, dit Bonpetit; Dumas, Etienne; Dugend, Alexandre; Dulmas, Vincent; Duilhet, les époux.
G — Gérvaux, Marie Mlle.
M — Mongeot, Jean; Mugnot Charles.
I — Isabelle, Vieux Guillaume.
L — Leroy, Louis Jacques; Louis, Michel.
M — Motel, Etienne.
P — Perrin, Césaire, (née Anne Bar)
R — Raymond, Claude
S — Silvy, Eugénie
T — Tapie, Armand
V — Versault, les époux.
La chancellerie du Consulat de France, située encoignure Rampart et St. Pierre, est ouverte tous les jours de dix heures du matin à trois heures de l'après midi.
2 sept

LE soussigné offre à vendre au débarquement du navire Augusta, … de Marseille: … 100 paniers bouteilles vides, 150 do huile d'olive marque Plagniol. J. LAUVRAY, 14 Toulouse

Bois à brûler.
ON offre à vendre … 2,000 à 3,000 cordes de bois à brûler, à 3½ milles au-dessous de la ville. A prendre le tout ou partie, à des prix très modérés et payable à la fin de la … Messieurs les capitaines de steamboats pourront s'approvisionner de ce bois, en s'adressant à FRANCISCO MARQUEZ, encoignure des rues de la Levée et Ste Anne, No. 96.

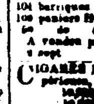
PEINTURES, etc.—300 bis. vert impérial, … 200 do vert permanent, en barillets de 7 livres, 100 caisses vert de Paris … 20 caisses chrome jaune … à vendre par W F VREDENBURGH & Co, 30 Vieille Levée. 29 août

AVIS.

GRAINES fraîches de jardinage—Garanties de la récolte de 1845—Le soussigné informe respectueusement ses habitués qu'il vient de recevoir par le navire Louisa, de Philadelphie, et directement d'un des meilleurs grainetiers du Nord, un grand assortiment de graines fraîches à potagers, consistant en betteraves, choux, carottes, pois et autres pour la semaille de cette saison. Wm DINN, 11, Commune. 1 sept

LE soussigné ayant pris l'agence de la manufacture de … B. VALLS
SUCRE de la Havane—25 caisses, en débarquement du brick Emprezario, et 175 caisses assorties, en magasin et à vendre par B. VALLS.
ESPRIT de Térébenthine—15 barils très blanc, en magasin et à vendre par FOSDICK & BROTHER, 74 Camp
CIGARES DE LA HAVANE—Reçus par les bricks Tito et Emprezario, et à vendre par les soussignés: 100 milliers Regalias, Imperiales, … HEPBURN & TURPIN, 11 rue Royale
FONDS de la Banque des Citoyens en somme à la convenance des acheteurs, à vendre par LEOPOLD JEANNET, 28, St. Louis
SARDINES … 1 sept

AVIS AU PUBLIC.
AYANT appris que quelques personnes mal intentionnées … bois sur ma terre … M. LABYET

EN débarquement du navire Augusta, de Marseille et à vendre par le soussigné … AUGUSTE MOLIER, St. Louis No. 20.


LE CALENDRIER DU JARDINIER, pour le mois de septembre.
Pour planter—Les betteraves, haricots-hâtifs, haricots de Windsor, carottes, céleri, choux-fleurs, choux, … laitues, … navets, épinards, … radis, … Les tomates et les choux du pays peuvent être transplantés dans le courant de ce mois. Wm DINN, 11, rue de la Commune.

EN débarquement du navire Augusta, venant de Marseille: 104 barriques Vin rouge Bergasse, 100 paniers Huile de 12 bouteilles … G. M. LUCAS, 20 Bienville
CIGARES DE LA HAVANE—… E. JOHNS, 110, Poydras
CASSE—… BLANCHARD, EIMER & Co., 34 Bienville
EAU DE VIE … BLANCHARD, EIMER & Co, 34 Bienville
HUILE DE BALEINE—… J F BERCIER & Co, 45 Vieille Levée
CIGARES de la Havane—… J M CABALLERO, 22 Vieille Levée
TABAC EN FEUILLES—… J M CABALLERO, 22 Vieille Levée
SUCRE DE LA HAVANE—Blanc et brun, à vendre en magasin par J M CABALLERO, 22 Vieille Levée
CIGARES de la Havane—Un grand assortiment de cigares de choix, en magasin et à vendre par J M CABALLERO, 22 Vieille Levée.
SUCRE Havane—… FRANCIS LAMPRE, 27, Vieille Levée
CONFITURES—… FRANCIS LAMPRE, 27, Vieille Levée
BARILS A MELASSES—… FOSDICK & BRO. 74 Camp
THÉ—… FOSDICK & BRO. 74 Camp
MORUE—… WM. FROST & Co, 20 Vieille Levée

CONFISEUR.
ANTOINE ALFRED a l'honneur de prévenir le public qu'il a ouvert … un magasin de confiseur … rue de la Levée, No. 12, …

A VENDRE.
LA belle propriété située rue de Chartres entre Toulouse et St. Pierre, … M. Martin … Au bureau de M. A. Bobert, No. 36, Place St. Antoine.

DEMANDE—Une suite d'appartements garnis …
[illegible]

Le Journal des Journaux.
CINQUIEME et sixième Livraisons, contenant … [illegible]
ECHO DES FEUILLETONS.
[illegible]
LOUIS XIV ET SON SIECLE
Plusieurs volumes … Les 40, 41, 42, 43, 44, 45 … et 47e livraisons de Siècle de Louis XIV.
Roman d'Alexandre Dumas, le Chevalier d'Harmental illustré, contenant la matière de 8 volumes.
M. DE LA PLACE, directeur,
29 août Bureau de l'Abeille, rue de Chartres, 91

Avis aux Architectes.
EGLISES GOTHIQUES.
VITRAUX DE COULEURS, MOSAIQUES, &c.
LE soussigné étant l'agent d'une importante manufacture de verres de couleur …, peut fournir à des prix beaucoup plus bas que tout ce qui a été vendu jusqu'à ce jour … S'adresser à L. CAVORET, 8, Southwilliam street, New York
6 août—3m

Marchandises d'automne et d'hiver.
LES soussignés viennent de recevoir et reçoivent du Nord par les navires Arkansas, Auburn et Oswego, … [illegible]
Couvertures 3 points blanches, vertes et grises.
DUFOUR, DURAND & Co.
26 août

H. DE GOER & RIFFLARD,
21, rue des Magasins.
LES soussignés ont reçu par les derniers arrivages et offrent à vendre: … [illegible]
H. DE GOER & RIFFLARD.
26 août

Cotonnades Françaises.
LES soussignés ont en magasin … Cotonnades françaises, provenant de leur propre importation … H. DE GOER & RIFFLARD, 21 Magasins

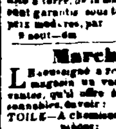
FLANELLE GAZE, DE WELSH.
LES soussignés ont reçu directement … H. DE GOER & RIFFLARD, 21 Magasins

… A DESSOMMES

A VENDRE en magasin par le soussigné: … barriques Vin vieux … DUDOUYT & TEULADE, 32 rue Toulouse

CARGAISON ASSORTIE.
A VENDRE en débarquement du brick Apalachicola, venant de la Martinique: … [illegible]

A VENDRE en magasin: 50 barriques vin rouge … FOUQUET FILS, 147 Royale


GRAINES FRAICHES DE JARDINAGE … Wm DINN, 11 Commune

VINS rouges—… J F BERCIER & Co, 45 Vieille Levée
VIN blanc—… J F BERCIER & Co.
VINS en caisses—… J F BERCIER & Co.

DENTISTE.
VENTOUSES, SAIGNEES, SANGSUES.
CHARLES HINEE offre ses services au public de la Nlle.-Orléans … rue de Chartres …

CHARRONAGE.
LE soussigné a en magasin et reçoit par tous les navires venant de Philadelphie, un assortiment complet de roues pour plantations, charrettes, … JAMES D. DENEGRE, 87 Vieille Levée.

Marchandises en Fil.
LE soussigné a reçu par de récents arrivages et a en magasin un vaste assortiment de Marchandises suivantes, qu'il offre à vendre …:
TOILE—A chemises, qualités assorties, en pièces et demi-pièces;
Toile à draps, assortie …; Mouchoirs batiste fil …; Linge de table, uni et damassé …; Platilles, Bretagnes et toile de Hollande …
SMITH BRYAN, 90 Douane

UN lot … BLANCHARD, EIMER & Co.

AUX MARCHANDS TAILLEURS. … H. DE GOER & RIFFLARD, 21, rue des Magasins.